



HAL
open science

Chapitre 2 : Questions de méthode Traverser et travestir des frontières du sexe

Daniel Welzer-Lang

► **To cite this version:**

Daniel Welzer-Lang. Chapitre 2 : Questions de méthode Traverser et travestir des frontières du sexe. *Propos sur le sexe*, Paris, Payot, pp 43-107, 2014. hal-03586561

HAL Id: hal-03586561

<https://hal.science/hal-03586561>

Submitted on 24 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 2 : Questions de méthode

Traverser et travestir des frontières du sexe¹

(© extraits de 2014, Daniel WELZER-LANG, *Propos sur le sexe*, Paris, Payot, pp 43-107),

Dans cette partie, il s'agit d'abord de montrer comment les identités sexuées et sexuelles, genrées, sont remises en cause par la capacité des individus à traverser des frontières identitaires, y compris celles du corps. Sont relatés et analysés trois exemples de traversées de frontières rencontrés lors de ma mission au Brésil en mai 2009², complétés à des fins compréhensives par quelques observations plus récentes.

L'exposé des observations issues de l'empirisme radical qui caractérise ma méthode (Tarrus, 2007) et la publication d'extraits de « journaux de terrain » de ces recherches sont aussi un moyen de problématiser la posture du chercheur, de la chercheuse, qui travaille les questions de genre et de sexualités. Après plus de vingt années d'ethnographie des lieux de sexe et de leurs faubourgs, il me semble important et opportun de mettre en débats la question méthodologique, de quitter les faux-semblants, les subterfuges habituels des nouveaux entrepreneur-e-s de morale qui se prétendent gardiens du temple de la neutralité axiologique et essaient d'imposer l'omerta sur la méthode. Le chercheur ou la chercheuse a aussi un corps qui, pour maintes raisons liées à ses recherches et à sa propre identité, et dans sa recherche d'altérité, traverse les frontières. Comprendre ses itinéraires, ses hésitations, ses balbutiements, ses émois, et comment ceux-ci s'entrelacent dans ses analyses, ne peut que contribuer à la connaissance *située*.

Les objectifs de la mission au Brésil

D'une part, il s'agissait d'essayer de comprendre les territoires des sexualités récréatives au Brésil en refusant les *a priori* et frontières créés par le dispositif de sexualité et ses catégories actuelles (homosexualité, hétérosexualité, bisexualité, travestis, transsexualité...). Ces catégories intériorisées, incorporées, sont, par hypothèse et dans ma posture de recherche, posées comme poreuses, plastiques, parfois même confuses, ou cachées ; en tout cas à interroger. Mon objectif était donc de multiplier les terrains, les informations et contacts fournis par les collègues chercheur-e-s, mais aussi par un ensemble hétéroclite d'informateurs et d'informatrices (y compris celles et ceux des *chats* du Net), pour me permettre de cerner autant que faire se peut pratiques et représentations des sexualités, mais aussi essayer de dresser des cartographies urbaines de ces pratiques. « Voir », au sens propre et au figuré, l'inscription spatiale de ces sexualités récréatives. Et ce, quels que soient les discours et représentations des personnes contactées et/ou repérées. Tester aussi l'hypothèse de la *queerisation* actuelle des hétérosexualités.

D'autre part, dans une perspective plus liée à la domination masculine, un certain nombre de mes questions s'intéressaient aux hommes et aux différences exprimées dans la construction du masculin, avec un clair désir d'essayer d'approfondir ce qu'il en est des « matrices de virilité et de virilisation » des garçons. En particulier comment les régimes de genre peuvent varier du côté des hommes ? Qu'en est-il au Brésil des rapports entre domination masculine, virilité et sexualités vus à travers les lieux de sexualités récréatives ?

¹ Ce chapitre approfondit les réflexions publiées autour de mon travail au Brésil en essayant d'explicitier ici méthode et aspects sensibles de la méthode. Je remercie Françoise Guillemaut et Yves Raibaud pour leur relecture critique des versions antérieures de ce texte. Intitulé initialement : « Traverser et travestir des frontières du sexe », l'éditeur l'a publié sous le titre « transgresser les frontières de genre ».

² <http://www.fflch.usp.br/sociologia/pos-graduacao/sites/trajetorias/index.htm>

La sexualité récréative, les hétérosexualités et l'hétéronorme

La sexualité récréative est une forme de sexualité en disjonction avec la reproduction (acquis des luttes sur la contraception), la conjugalité, les projets sociaux ; un espace de récréation comme peut l'être un repas, une ballade. Elle prend du sens pour la/les personne-s concernée-s (Bozon, 2001), mais en dehors de tout projet de construction de liens, même si certains liens peuvent se créer. Elle peut s'exercer seule, avec ou sans objets (sex-toys), à deux ou plus ; dans des relations entre hommes, entre hommes et femmes, entre femmes, ou autres, notamment dans un rapport humain/non-humain (humain/machine, ou homo sapiens/autre animal³) ou dans des relations multiples simultanées à géographie variable dans des *chats* internet. En fait, tant que les relations sont volontaires, aucun-e sociologue ne devrait moraliser ni hiérarchiser les pratiques érotiques et sexuelles. On en sait les difficultés.

L'analyse en terme de sexualité récréative que nous développerons plus loin fait sienne l'analyse de Michel Foucault, qui dès 1976 distingue *dispositif d'alliance* (système de mariage, de fixation et de développement des parentés, de transmission des noms et des biens) et *dispositif de sexualité* créé au XVIII^e siècle. « Le dispositif de sexualité est lié à l'économie par des relais nombreux et subtils, mais dont le principal est le corps – corps qui produit et qui consomme », dit-il. L'étude de la sexualité récréative va donc intégrer les dispositions individuelles et collectives des corps qui rendent possible ce rapport à la sexualité, notamment les dispositifs qui l'organisent de manière commerciale ou non, mais aussi *l'hétéronorme* qui organise dispositions et habitus masculins et féminins.

L'hétéronorme, encadrée au cœur même du dispositif de sexualité, est l'expression d'un ordre politique qui assigne aux hommes et aux femmes des places spécifiques et asymétriques que nous avons entrevus rapidement au chapitre précédent. Pour les hommes : socialisation à l'érotisme dans la pornographie et la segmentation des corps et des temporalités sexuelles ; apprentissages à érotiser des personnes inconnues que l'on paie ou que l'on vole, mais que l'on *prend* dans tous les cas, et qui n'appartiennent pas à notre quotidien. Pour les femmes : socialisation à l'érotisme dans les figures dites romantiques où émotions/sentiments/désirs sont liés dans un ordre cosmogonique – voir à ce propos en France la série *Harlequin*, ou les romans de Marguerite Duras (Mattelart, 2003). L'être à aimer, le Prince Charmant, est (re)connu, lié par des liens affectifs qui se construisent au fur et à mesure du temps, une construction socio-culturelle : l'Amour. Malheur à celle qui oserait afficher un autre type de désir. Elle risque d'être marginalisée du groupe (ou de la classe) des femmes pour être désignée comme « prostituée », « salope », femme à disposition (payante) de l'ensemble des hommes, femme supposée ne plus pouvoir entretenir une relation affective normale et ordinaire. En tout cas une femme stigmatisée.

Pour se distinguer des femmes et de leurs équivalents symboliques (les homosexuels), l'hétéronorme aboutit pour les hommes socialisés dans la « maison-des-hommes » (Welzer-Lang, 1994, 2004) à une fétichisation et une totémisation des organes de la différence. En particulier l'érotisme dit masculin se construit dans le fait d'être actif (de « prendre » en pénétrant) en limitant les plaisirs à un axe « tête/queue » (la tête pour fantasmer, le sexe pour pénétrer). En France, les autres segments du corps, en particulier les caresses sur les parties communes aux hommes, aux femmes, aux trans (anus, peau, fesses, oreilles, pieds, nombril...), sont disqualifiées et associées aux manières de faire des femmes et du féminin.

Bien sûr, chacun-e sait que ces modèles genrés sont en constante évolution. Et là est bien le sujet d'une partie importante de mes recherches actuelles. Tout en restant dans un cadre de domination masculine, les femmes ont contesté avec un succès important les injonctions qui leur étaient faites. Les gais, les lesbiennes, les trans, les *queers*, comme les femmes et... les hommes essayent empiriquement de dépasser les corsets du genre pour accéder à un plus de

³ Avec tous les problèmes liés au consentement que cela pose.

plaisirs, un moins de limitations et d'aliénations. Quoique le terme ait été galvaudé, ce que le sens commun a nommé « la Révolution sexuelle » a produit de multiples effets dans nos manières de penser et vivre les sexualités. Sans limiter les sexualités au seul commerce du sexe, ni à ses expressions semi-publiques à travers les médias liés à internet, l'hypothèse qui sous-tend mes travaux est que l'observation des lieux de sexualités récréatives, faciles d'accès, sont un miroir des transformations sociétales.

1/ Les lieux de sexe et leurs faubourgs : traverser les frontières de genre pour savoir

Il y a d'abord les cinémas porno et les sex-shops : des coulisses urbaines pour que les hommes fassent du sexe. Commençons par un segment d'ethnographie :

São Paulo, avril 2009.

Heureux de faire de l'empirisme radical, quel merveilleux moyen aussi pour découvrir une ville : ses coulisses, ses boudoirs, ses interstices... Voilà où en était ma pensée alors que j'étais assis, les yeux mi-clos, en train de faire une pause réflexive (et réparatrice), dans ce cinéma pornographique à São Paulo. Ma collègue Angelina Peralva qui dirige cette mission de coopération France/Brésil⁴ sera là, dans ce quartier, d'ici deux heures. Deux jeunes collègues (femmes) se sont spontanément proposées pour nous faire visiter la « zone gaie ». J'avais décidé d'aller avant, seul, explorer les lieux de rencontre pour hommes. De toute façon, je savais que nous n'aurions pas l'occasion de venir ici en groupe « mixte ». Les femmes sont interdites dans les *backrooms* pour hommes [...]. Ici, près de la place Republica se trouvent une partie importante des lieux gais de la ville, et comme souvent dans les grandes villes, quand ils existent encore, on y trouve aussi un grand nombre de cinémas porno, ou leur version sex-shops, qui affichent des films hétéros.

C'est le cas du cinéma où je suis. À l'affiche deux films, *Young and anal* (avec sur l'affiche deux jeunes femmes asiatiques) et *Orgies orientales*, qui alternent sur un grand écran [...].

Ce qui m'a toujours étonné dans ce type de projections est le décalage entre les films porno qui donnent à voir des rapports entre hommes et femmes (je ne commenterai pas ici la « qualité » artistique de ce type de films) et les réalités des sexualités entre hommes. Ici, aujourd'hui, dans cette grande salle : à ma droite, un homme en suce un autre. Les pantalons sont aux chevilles posés par terre. La semi-obscurité m'empêche de deviner les âges, mais ce sont des hommes assez jeunes. À ma gauche, un homme se masturbe sur le visage d'un autre (à genoux devant lui) en soufflant de manière bruyante. On voit de nombreuses silhouettes dans les travées, certains sont debout, d'autres à genoux, ou assis... Beaucoup d'espace entre les sièges permet de circuler. Sans doute qu'une rangée sur deux a été enlevée. Dans cette immense salle de cinéma, les hommes alternent les travées du cinéma, le fait de « bouger » : passer successivement de la salle de projection à l'ex-petite salle de projection au 2^e étage (devenue salle de rencontres sexuelles, je viens de voir un homme sodomiser un autre ; *a priori* sans préservatif), puis aux WC où beaucoup d'hommes sont présents. Je dois dire que l'odeur et la saleté ont limité mes investigations dans ce petit réduit.

Je suis vraiment dans un cinéma porno « classique », là où les films affichés sont dits hétérosexuels, là où les femmes croient que les hommes se masturbent en les regardant ; et là où les hommes, du moins une grande partie d'entre eux, savent que ces espaces sont aussi un moyen discret d'avoir « du sexe » entre hommes. Des lieux où l'hétéronorme semble contournée ; mais où ces contournements restent sous contrôles masculins. Ces observations me rappellent vraiment celles que j'ai réalisées dans les sex-shops de Toulouse, Lyon ou Paris. Quoi que... avoir une grande salle de cinéma comme aire de jeux est sans doute plus pratique.

Sex-shops et cinés porno au Brésil : une région morale frappée d'illégitimité (pour les femmes) sous prétexte de dangerosité

La ville est toujours un lieu où des hommes qui ne se déclarent ni gais, ni bisexuels, « font du sexe » entre eux⁵. Mais cela appartient de plein droit aux secrets des hommes, aux secrets des

⁴ <http://www.fflch.usp.br/sociologia/pos-graduacao/sites/trajetorias/index.htm>

⁵ La caractérisation sociologique de ce type de pratiques est passionnante, mais hors de contexte dans cet article. De mes travaux empiriques, des interviews réalisées dans les lieux de sexe eux-mêmes, retenons qu'en grande majorité, ces hommes ne se déclarent ni homosexuels, ni bisexuels (voir chapitre précédent). En général, les mots

dominants. Il ne faut pas que les femmes, et encore moins les conjointes de ces hommes le sachent.

L'avantage de São Paulo est de disposer encore d'une multitude de lieux différents : cinémas pornographiques, sex-shops et sex-clubs ; ce qui accroît leur lisibilité. Je dis lisibilité, car en effet ces lieux situés tout autour de la place de la Republica sont la plupart du temps visibles, et lisibles.... Ces établissements sont visibles et lisibles d'un point de vue épistémologique objectif d'homme dominant. Un homme qui sait qu'il peut y avoir, comme partout au Brésil, du danger (danger d'agression, et danger de meurtre aussi), mais un homme qui « ose » aller s'aventurer dans ces espaces, en sachant, de par mon métier (et le guide *Spartacus*) – je suis assez peureux en général – leur facilité d'accès. Pour d'autres hommes, c'est l'expérience souvent commencée en groupes d'hommes, de pairs, de mecs, qui leur a appris l'accessibilité de ces lieux. Quant aux hommes de passage – ce qui vérifie cette hypothèse sur le secret partagé des dominants – il ne m'aura fallu que quelques petites minutes pour obtenir les adresses et tarifs de ces lieux sur les *chats* de drague disponibles sur internet (<http://batepapo.uol.com.br/>). Je « savais » donc ces lieux accessibles, mais ce n'était pas le point de vue de la collègue qui m'accompagnait, pourtant spécialiste de cette ville. Avec elle, brésilienne, sociologue de l'urbain, j'ai pourtant pu visiter des zones troubles, situées parfois aux confins de la ville, des espaces centrés sur le commerce international formel et informel, aux frontières des légalités étatiques, des zones où officient des migrant-e-s de l'intérieur et de l'Asie du sud-est. Bref, c'est une bonne chercheuse de terrain, la question que pose son erreur d'appréciation sur la zone des sex-shops n'est pas là. Comme elle nous l'a expliqué par la suite, à moi et aux deux chercheuses lesbiennes qui nous ont servi de guides, pour elle, il s'agissait d'une zone dangereuse, à ne pas fréquenter. Et à la terrasse d'un café, elle put même nous décrire comment, lors d'un colloque, pour ne pas traverser ce quartier elle avait loué un bus pour accéder à un (bon) restaurant situé dans cette zone. Les lieux de sexe entre hommes sont, la plupart du temps, interdits aux femmes. Mais en dehors même de cette ségrégation, la peur et la prudence érigent les frontières urbaines⁶. La réputation de dangerosité frappe cette zone d'illégitimité pour les femmes *straights*. Notons d'ailleurs que nos collègues chercheuses sur les sexualités connaissaient parfaitement le quartier qui est aussi un lieu de centralité pour les lesbiennes.

Une région morale territorialisée

Dans un rayon de 150 mètres environ, lors de mon séjour, j'ai pu répertorier : une bonne quinzaine de bars gais ou de bar gais *friendly* (accessibles aux ami-e-s des gais), des cafés affectionnés par les lesbiennes (pas de lieux spécifiques pour elles), et en même temps quelques discothèques⁷, plus de 8 cinémas porno, et quatre lieux spécifiquement gais. Le quartier des prostituées travesties où j'ai rencontré Mina (voir *infra*) jouxte cette zone.

En fait, l'étonnement de ma collègue était dû au fait de voir dans un périmètre relativement restreint plusieurs centaines de personnes, sans doute quelques milliers, circuler entre les bars, les discothèques. La foule était si nombreuse qu'elle occupait la rue et les trottoirs. Dans cette

leur manquent pour se définir. Dernièrement, sur un forum internet, un jeune homme évoquait « les hommes qui aiment la bite sans être homos, ni bi ».

⁶ Ce qui ne veut pas dire que certaines peurs, certaines *anxiétés*, dit Yves Raibaud (2007), ne soient pas fondées, bref que des agressions ne soient pas possibles. Mais il me semble important de travailler sur la fonction de cette peur construite : légitimation d'une protection (masculine) pour les femmes, contrôle social des femmes (ou des dominé-e-s) et ici, maintient du secret pour des milieux qui veulent se protéger. Cela s'applique ici aux secrets des hommes qui ne veulent pas que leurs « incartades » soient repérées. Mais le secret peut être plus vaste. Ainsi lors de mes premières incursions dans le milieu libertin à Lyon, j'avais été surpris : je connaissais certains lieux situés à moins de 50 m de mon domicile. J'étais souvent passé devant. Mais mes images mentales y associaient le danger, la mafia, l'arnaque... Bref, ces lieux n'étaient pas pour moi.

⁷ Pour cette seule zone (il en existe une autre dans la ville) le guide *Spartacus* répertorie : 4 bars, 5 discothèques dont une réservée aux hommes, 6 lieux de sexe pour hommes (2 saunas, 4 cinémas), un hôtel.

masse de personnes, souriante et chaleureuse, des lesbiennes et des gais qui s'embrassaient à gorges déployées, mais aussi de jeunes couples homme/femme, mineurs ou à peine majeurs, parfois punks, qui s'adonnaient aux mêmes jeux de caresses et de baisers, des personnes de tous âges, des blancs, des noirs, des métis, des riches, des pauvres. Bref, une population qui traverse classes, origines ethniques, âges, catégories socio-professionnelles, et qui partage une même communauté de désirs au-delà des spécificités culturelles, culturelles, économiques. C'est ce que l'École de Chicago qualifiait de « région morale » (Park, 1925) et que Tarrius (2007) nomme une « zone de mœurs », ou encore ce que Michel Foucault appelait « Hétérotopie » : « des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables⁸ ».

Mais cette région morale, cette zone de mœurs, cette émergence de l'hétérotopie, ce brassage extraordinaire de personnes, hommes, femmes, travesties et transgenres n'est pas accessible à tout le monde. La réputation (de dangerosité), la peur de l'agression, la morale conservatrice qui rejette les sexualités non hétéronormatives, le secret des hommes dominants qui veulent s'amuser en dehors du contrôle social de leur conjointe, se conjuguent pour invisibiliser cette partie de la ville aux femmes dominées. On voit ici un croisement entre rapports sociaux de sexe et de genre, une mise en espace de la consubstantialité des rapports sociaux de genre, de générations et « de race ». Y avoir accès, les décrire, les mettre en lumière, les intégrer dans l'analyse suppose pour les chercheur-e-s d'appartenir au groupe des dominants et d'accepter de trahir pour partie le secret collectif qu'ils partagent avec leurs pairs, ou d'être intégré-e-s à ce qui est parfois qualifié de marges, ou encore d'accepter de traverser les frontières de genre, de transgresser les barrières mentales, fruits des rapports sociaux de domination. Les pseudo-marges deviennent alors civilisatrices et permettent de créer des nouvelles altérités qui dépassent les divisions traditionnelles. Notons d'ailleurs que la contiguïté, voire l'interpénétration, des zones LGBTTT (gais, lesbiennes, bi, transsexuel-le-s, transgenres et travesties⁹) avec les zones de sexe pour hommes dits hétéros, hétéronormatifs ou non, et maintenant avec les espaces libertins fréquentés par les couples homme/femme, est très souvent attestée dans la littérature scientifique sur les sexualités.

2/ Mina, la travestie : traverser les frontières du genre dans son corps

Les travesties : une catégorie surprenante

Que ce soit en France avec les « fameuses » travesties (dites) brésiliennes du Bois de Boulogne¹⁰, ou lors de mon précédent séjour au Brésil, les travesties m'ont toujours semblé être une question intéressante face à la remise en cause de la domination masculine et son binarisme formel de genre. En France, l'hypothèse de la montée en puissance de cette identité socio-sexuelle comme une des formes de réponse/réaction à la déstabilisation du genre me semble heuristique, et ce d'autant plus qu'à travers l'étude des sites sur le Net, ou dans les productions journalistiques actuelles, il semblerait que ce « choix » de vie, ou cet « ajustement à la

⁸ Foucault, *Dits et écrits*, IV, 1980-1988, p. 755. Je remercie Laurent Gaissad pour m'avoir fait découvrir cette notion. Ce sociologue l'utilise dans sa thèse déjà citée pour décrire l'enchevêtrement et les diversités des lieux et pratiques de dragues entre hommes dans l'espace public.

⁹ Au Brésil on nomme ainsi ce qui en France et en Europe est simplement appelé LGBT ou LGBTQ.

¹⁰ Voir à ce propos : Pirani Denise, 1999, *Quand les lumières de la ville s'éteignent : minorités et clandestinité à Paris*, Septentrion.

nature¹¹ », s'amplifie. On comprend donc l'intérêt que j'ai immédiatement manifesté pour aller à la rencontre des travesties de São Paulo.

Journal de terrain : Le Sabrina

Plan dans la poche, je me dirige vers le bar à travesties que l'on m'avait signalé et qui ne doit pas être loin d'ici. Première difficulté : le trouver. Une collègue brésilienne me l'avait situé assez précisément.

« A good place to observe her in downtown is (1) Avenida XX, (2) Rua XX in the corner with YY (there is a bar, very simple, and very "paulistano", that call Sabrina. In this bar, they make a little pause to eat, to drink and to flirt. I love this place ! Enjoy it !! ». En fait, le trouver est assez facile. Le bar est situé dans un quartier populaire où les rues adjacentes laissent à voir des grappes de TT (travesties ou transsexuel-le-s) qui se prostituent. Personnes assez jeunes, enjouées, qui lancent de longs regards au passage des hommes. De belles, de très belles femmes, en tenues légères, quelques-unes les seins à l'air. Je trouverai d'ailleurs les mêmes, juste un peu moins enjouées autour de l'hôtel quelques heures plus tard.

Le restaurant se présente comme un immense comptoir en U, avec à côté, des tables à la partie restauration. Une cuisine centrale, une autre derrière une porte. Beaucoup de personnel : des hommes exclusivement métis, la tenue un peu usée et pas très propre. Sur les murs, une longue liste de menus (sandwichs, beefsteak...). Les prix apparaissent très bas... De fait une partie du comptoir semble plus attirante, celle qui consiste à avoir une vue sur le coin où sont présent-e-s 4 à 6 TT. Mais je l'ai vue trop tard.

Je commande une bière, on m'amène une 75cl de Braham, puis on me donne une carte suite à ma demande. À chaque jour son plat du jour (comme dans la plupart des restaurants populaires au Brésil). Aujourd'hui spaghettis à la viande : une bouffe simplissime servie par un personnel aux conditions d'hygiène minimales. La main du cuisinier passe du plan de travail qu'il nettoie d'un coup de main, à la poubelle, puis retourne la viande. L'autre cuisinier travaille à l'abri des regards en tenue très grise de saleté, une casquette noire de suie ou autre matière... Les torchons accrochés ne sont plus très blancs... et c'est un euphémisme. Mais l'ambiance est « sympa » pour qui aime les lieux populaires.

Assez vite arrivent deux TT qui mangent rapidement et repartent. [...] Passent successivement 3 gars type lascars, 25 à 30 ans. Amis des serveurs qu'ils saluent à la manière des lascars new-yorkais, poings fermés et paumes ouvertes. Très mecs les garçons. Ils matent aussi dehors les prostituées. Curieux cette rencontre entre TT et lascars, entre hommes à la virilité démonstrative, et hommes-en-femmes. À creuser et à penser dans cet univers, à cette heure là, exclusivement masculin [...].

Pas grand monde, et je me demande vraiment comment entrer en contact alors que la langue semble un vrai barrage. Je paie, et hésite à circuler, changer de lieux. Je m'attarde sur le pas de la porte du restaurant. À côté de moi, un garçon déjà là à mon arrivée. Il est obnubilé par les TT d'en face.

Arrivent deux TT. L'une est brune, métisse, voire noire claire. J'ai peu de vocabulaire pour décrire les différentes couleurs du Brésil. La taille (et les bras) à l'air, elle est très fine (34 ? 36 ?), cheveux mi-longs très noirs. Plus tard je saurai qu'elle s'appelle Mina. L'autre (dont le nom est Denise) est plus « blanche », une paire de seins impressionnants, genre 115 ou 110 E.

¹¹ En fait, empiriquement, du côté des hommes de naissance, mes enquêtes en France montrent qu'un grand flou existe entre *transgenres* qui décident de vivre dans les habits de l'autre sexe sans opération mais souvent avec prise d'hormones, les *travestis* qui changent d'habits occasionnellement, et les *transsexuel-le-s*, les *trans*, ceux/celles qui, outre les hormones, se font opérer, notamment par la création chirurgicale de pénis puis réclament à l'État un changement d'état civil. Le flou est autant conceptuel (choix/non choix, « copie conforme » de l'autre sexe ou troisième sexe différent...) que dans la tête et les discours des personnes concernées. Pour des informations plus fines sur le sujet et les débats que cela provoque, on consultera l'excellent site de l'Observatoire Des Transidentités : <http://observatoire-des-transidentites.over-blog.com/>

Elles s'amuse, interpellent les hommes qui passent. S'installe alors un jeu de sourire avec la travestie noire. D'abord, de loin, du coin de l'œil. Plus de plus en plus appuyés. Je souris, elle aussi. Nous avons un échange de regards très tendres. Je n'aimerais pas qu'elle me prenne pour un client. Volontairement – là, c'est mon expérience qui parle – je ne regarde pas son corps. Je fixe les yeux, cherche le contact interpersonnel. Elle s'approche, me touche les frisettes, me caresse la joue, me montre en rigolant qu'elle aime mes yeux maquillés de khôl. Je lui rends sa caresse, doucement. En faisant en sorte que ce geste ne soit pas interprété de manière sexuelle. L'autre me regarde aussi en riant. J'explique que je suis français. Mina parle quelques mots, me dit qu'elle a un ami français en me regardant dans les yeux. Je suis troublé.

Un petit mec (1 m 65, chemise à carreaux) assez agressif s'approche. Il toise Mina de manière méprisante, les yeux scotchés sur les seins de Denise. Elles essaient de lui proposer quelque chose, sans doute une passe. Il refuse. Son attitude oscille entre une attirance, et là très nettement sexuelle, et le mépris qui me rappelle l'homophobie des lascars, en France, qui agressent les gais. Cette transphobie semble aussi très typique de certaines masculinités. Il repart.

Elles entrent dans le restaurant en me faisant signe de les suivre.

Elles s'assoient à une table, m'invitent à prendre une chaise et les rejoindre. Mina me montre la photo de son ami français sur son téléphone portable. Je leur fais comprendre que je les invite. Elles prennent une espèce de cocktail qui semble sans alcool, une assiette de frites et deux beignets. Moi une cachaça servie très généreusement. Denise me demande si j'ai ou si je snife de la coke. Je dis non en riant. Mina est tout contre moi. Nous échangeons de longs sourires. Denise s'amuse en jouant la folle. Elles veulent me prendre en photo, s'amuse de mes frisettes... Denise me demande de me coller à elle (elle me prend par le cou et plonge ma tête près de ses seins). Mina prend une photo. Dommage, je n'ai pas mon appareil.

Hôtel ? me demande Mina dans une timide tentative tout en flirtant du regard. Un flirt d'émotions, de rapides frôlements de la main et des cuisses. J'explique que je suis sociologue, que je travaille avec les « sex workers » en France. Je les interroge un peu sur leur travail. Peu de clients en ce moment.

Je demande à Mina si elle serait d'accord pour un entretien avec moi (et une collègue qui parle brésilien). Oui, on échange nos téléphones. Je lui donne une de mes cartes de visite. On fixe l'heure de l'appel au téléphone. Mina semble être méfiante sur l'heure et les français... Quelques regards plus tard... Mina me dit que je dois être fatigué. Elles m'expliquent qu'elles retournent dehors. Je les suis. Je paie : 11 réaux + 13 réaux = 24 réaux pour un plat du jour avec 75cl de bière (mon premier repas), une cachaça, des frites, deux cocktails, des beignets... Sur le trottoir, elles s'apprêtent à héler un taxi. J'explique que je préfère partir à pied. Derniers contacts, bises douces... et me voilà reparti. « Il était sur le pas de la porte. Il nous a regardées, je lui ai souri, et l'ai invité à se joindre à nous, à notre table », dira-t-elle de cette rencontre la semaine suivante .

[Plus tard, suite à différentes rencontres, j'ajouterai à ces notes]

Ici être travestie est une identité socio-sexuelle permanente, i.e. on vit en travestie jour et nuit, alors qu'à Lyon, par exemple lors de mon étude des nouvelles prostitutions, il ne s'agissait que d'une identité professionnelle. Ainsi, D. vivait en garçon la journée, et travaillait travestie la nuit (Welzer-Lang et al. 1994). Au Brésil, les travesties revendiquent des droits de pleine citoyenneté. C'est-à-dire pouvoir travailler, voyager... en travestie. À l'opposé de la revendication citoyenne des travesties qui demandent l'accès non-discriminatoire dans les établissements pour hommes, des chercheurs du monde gai m'ont expliqué que les travesties sont des « fouteuses de merde », des bagarreuses... D'où leur éviction. On m'a même proposé d'aller voir un club où travesties et gais se mélangent et où apparaissent fréquemment des rixes avec elles. Je n'ai pas eu le temps de les visiter.

L'entretien avec Mina...

Interview de Mina, travestie, São Paulo, 29 avril, traduite par Angelina Peralva

Extrait du journal de terrain :

Le lendemain comme prévu Angelina l'a appelée vers midi, elle semblait un peu méfiante. Rendez-vous a été fixé le mardi à 16 heures. Le mardi à midi, elle a reporté le RDV de 24 heures, se trouvant loin du centre ville. Elle viendrait à la condition que l'on paie son taxi. Ce qui étonna Angelina. Le mercredi, plusieurs échanges téléphoniques juste avant 16 heures pour reprendre l'adresse, puis (j'étais seul dehors en l'attendant) pour dire qu'elle arrivait. J'ai payé (10 réaux) le taxi à son arrivée. Elle était en pantalon noir, haut ample rose tyrien sombre. Le visage peu maquillé laissait encore plus apparaître ses boutons sur son visage. On est allé dans la chambre d'Angelina. On pouvait y faire du café. L'entretien a été enregistré sur mon précieux Iphone utilisé ainsi pour la première fois. Très confortable et très bon niveau d'enregistrement.

Mina

Mina a 24 ans, elle est la cadette d'une famille de quatre enfants, avec trois frères plus âgés. L'un d'eux, éboueur, nous dira-t-elle pour montrer son acceptation comme travestie, s'arrête lui faire la bise quand, parfois, il passe dans sa rue. Son père est mort, et sa mère est femme de ménage.

Elle vit en travestie (de manière permanente) depuis six années. Elle vit toute la journée en travestie. Sauf, bien sûr, qu'il y a des différences entre tenues de jour et tenues de nuit, plus commerciales. Tout le monde l'accepte « tranquillement » dans sa famille. Pour elle ce fut plus facile que pour d'autres qui sont obligées de quitter leur maison, car elles ne sont pas acceptées. Bien qu'ayant fait différentes formations professionnelles, notamment dans l'hôtellerie, elle a du mal à trouver du travail. Elle attribue cela aux discriminations que subissent les travesties. Elle a quitté la maison familiale à 18 ans, puis a vécu avec une amie, travestie elle aussi. À un moment donné, face au manque d'argent et à l'impossibilité de travailler (en travestie), son amie lui a proposé la seule source de revenus possible : se prostituer.

Mina se plaint des préjugés, elle a déjà vécu de multiples formes de discriminations, notamment pour le travail. Mais, elle n'a jamais subi d'agressions elle-même, et n'a jamais entendu parler d'agressions physiques sur ses collègues. Au Brésil, il y a beaucoup d'agressions verbales (on nous a parlé d'une étude qui dit que 70 % des travesties l'ont déjà vécu). On les traite de « bichas... ». Les insultes reprennent ce que disent les médias (affaire Ronaldo pris avec un travestie). Les violences verbales prennent souvent l'aspect de la dérision. On se moque d'eux, en fait d'elles. Je repense à la série *Samantha* en France, un programme court de télévisions très populaire mettant en scène un couple composé d'un travesti et d'un homme. En fait, dans les deux cas, il y a acceptation de la catégorie travestie, reconnaissance sociale ET dérision. Mais *Samantha* est présentée en France comme un immense gag dont personne n'est dupe, sans revendication identitaire. Dans les deux cas, la dérision rappelle les fondements de l'homophobie : un homme travesti en femme n'est pas vraiment sérieux (ce n'est plus un *vrai* homme), et ce n'est pas non plus une femme. La figure est tout à la fois attirante pour les hommes qui peuvent soumettre cette « créature », et repoussante par l'homophobie ambiante. Il s'agit bien d'un cas particulier : la transphobie. Mais, *transphobie* n'est pas un terme connu par Mina, elle utilise le terme générique « homophobie ».

Elle nous explique qu'il existe des mobilisations de travesties pour que la loi supprime les discriminations. Ces mouvements revendiquent le droit au travail et à la vie sociale et citoyenne, habillé en femme, sans préjugés ni discriminations. Elle connaît mal ces mouvements, mais elle

en signale les effets. Ainsi certains saunas (gais) interdisent encore l'entrée des travesties, même si une loi leur en a ouvert l'entrée il y a 3 ou 4 ans. De plus, les travesties paient le même prix que les femmes dans les clubs. Quelques-uns se battent pour payer le tarif homme qui est moins cher dans les établissements (discos) LGBTTT.

Quant aux territoires de prostitution, les lieux sont séparés entre femmes, hommes et travesties. De temps en temps, dit-elle, « il y a des problèmes, mais... ». Les travesties sont présentes dans deux quartiers de la zone sud, et un de la zone nord. On trouve des avenues où elles sont plus exposées, moins habillées. Les conflits sont fréquents entre travesties : « les gens qui s'accusent mutuellement d'avoir le sida », explique-t-elle, « c'est très dur à supporter... ». À propos du sida, elle nous dit que, d'une manière générale, les gens parlent peu du sida, sinon par provocation... Au Brésil, comme en France, les traitements sont gratuits. Les campagnes sur le sida existent, et des agents de santé passent une fois par semaine avec dépliants, préservatifs, informations. Mais beaucoup de clients demandent des rapports sans préservatifs. Elles doivent l'exiger, surtout pour ceux qui consomment des drogues. Pour Mina, chaque client est différent. Mais bien sûr, explique-t-elle, les hommes clients se cachent, ne disent pas qu'ils sont homos ou gais. Elle a quelques clients réguliers, les autres sont de passage. Face à notre étonnement au vu du nombre de travesties, elle confirme. Oui, il y en a beaucoup, d'où beaucoup de concurrence entre eux (elles) pour se partager les clients. D'ailleurs, elle ne gagne pas beaucoup d'argent, « juste pour survivre, la concurrence est dure ».

Le prix des passes est de 50 réaux pour une fellation, et 100 pour un « complet », mais les prix peuvent varier. La plupart des clients qui ne se disent pas gais ou bi demandent des « complets » où ils sont passifs (donc sodomisés).

Dans son milieu, l'utilisation de drogues est fréquente. Les prix sont étonnement bas (pour une française, 1 gramme de coke = 10 réaux). On trouve aussi du crack, de l'extasie, notamment dans les discothèques. Le poppers est peu présent... et cher... « Les français aiment... », dit Mina.

Les horaires de travail sont variables, de jour en jour, mais parfois Mina travaille jusqu'à 5 h du matin.

À mes questions sur son « identité » (transgenre ? travestie ?), elle nous dit que dans sa tête, au niveau psychique, elle est une travestie. Pour la société, c'est une femme. La plupart de ses amis sont gais. Et elle est bien acceptée par ses ami-e-s. Quant aux gais, ils acceptent de mieux en mieux les travesties qui sont, dit Mina, symboles de « désordre ». Elle-même n'est pas opérée, mais elle a accompagné dernièrement une amie pour une opération. Coût : 25 000 réaux (9000 euros) pour un pénis en vagin et 2 500 réaux (900 euros) pour les seins. Ce qui est cher, ici... (beaucoup moins qu'en France). Ici, explique-t-elle, c'est le prix d'un appartement !

Quant aux lieux libertins, objet d'une de mes questions, Mina ne les connaît pas. Les libertin-e-s, et cela se vérifiera dans de multiples discussions, ne sont pas encore intégré-e-s dans l'imaginaire collectif du sexe récréatif. Pour eux, on parle de « lieux de swing ». Des clients lui ont déjà proposé de les accompagner, mais sans payer. Alors... non ! dit-elle en riant, comme une évidence.

Migration des travesties : depuis 1970

Aujourd'hui, il est facile de migrer. Pour cela, des réseaux proposent un *package* migration : pour 12 000 euros. Ce *package* comprend : passeport, transfert, hôtel à l'arrivée, nourriture et accueil, argent à montrer comme pour prouver son statut de *touriste*... Puis, les 12 000 euros sont une « dette » à rembourser par le travail. Douze mille euros, Mina trouve cela cher et difficile à rembourser. Et elle ajoute de suite : « Mais très rapide... En 8 jours, c'est possible ». La migration est plutôt dirigée vers l'Italie. Est-ce général ou lié aux réseaux que connaît Mina ?

Nous ne le saurons pas. La France est assez facile à pénétrer actuellement, nous explique-t-elle, mais cela varie du fait des nouvelles lois françaises (lois Sarkozy). Elle sait aussi qu'au Portugal, il y a des maisons où les travesties travaillent. Elle pense (ses clients disent) que la peau noire est valorisée en Europe. « Là-bas les gens sont très bien élevés... ».

Le « désordre » des travesties

Nous reviendrons dans la discussion avec Larissa Pelúcio¹² ce jeudi 30 avril à PAGU sur cette figure de « Désordre ». Dans les stéréotypes, les travesties représentent une figure de « désordre » : bagarreuses, pas dociles, d'où le fait, dit la chercheuse, qu'elles ne sont pas facilement acceptées. En 1992, nous avons déjà travaillé ce thème pour comprendre l'invocation permanente de « désordre » pour expliciter la situation sur les trottoirs lyonnais. Nous avons alors rappelé ce qu'en disait Georges Balandier :

Le désordre est ainsi ce qui fait irruption en bousculant l'ordre des choses, des êtres, des idées. La modernité paraît lui donner une capacité d'omniprésence et de virulence accrue. Il contribue peu à l'interprétation rationnelle des situations et des problèmes, sa logique propre est confinée à l'intérieur des savoirs scientifiques. Ses raisons, selon le sens commun, restent souvent étrangères à la Raison, elles sont souvent d'une autre nature, ce qui ne veut pas dire qu'elles sont sans fondement. Le recours à l'explication par le désordre désigne la réalité présente en certains de ses états, il manifeste la presque impossibilité de la comprendre autrement, il relève aussi de la logique constitutive des mythologies contemporaines, il est d'une façon toujours actif sur les scènes imaginaires changeantes que celles-ci composent, en association avec d'autres entités, d'autres figures [...]. Les circonstances le font surgir, elles lui donnent une sorte d'évidence. [Georges Balandier, *Le Désordre*, Paris, Fayard, 1988, p. 184.]

Il y a désordre car l'explication rationnelle échappe. Les travesties font désordre non seulement dans les discothèques mais du fait même de leur existence, de leur visibilité et parce que, sans doute, ils/elles viennent chambouler nos représentations du masculin et du féminin, de l'« Ordre de genre », de l'hétéronorme. Bref, l'invocation du « désordre » est sans doute la marque de l'incompréhension face à l'émergence de nouvelles figures sur la scène des rapports de genre. Et ce désordre semble aussi visible dans les discussions entre chercheur-e-s académiques qui, influencés par les théories de Butler invoquent les figures de « transgenres » pour expliciter le phénomène, et les personnes qui se disent « vrais transsexuel-le-s », autrement dit qui en appellent à l'erreur de la nature, au bistouri réparateur, et qui mettent souvent en scène des conceptions hyper naturalistes des sexes et du genre

Pourquoi tant de travesties au Brésil ? Les hypothèses de Larissa Pelúcio

C'est LA question centrale que je me posais lors de la rencontre avec Larissa Pelúcio. Pour elle, la plupart des travesties sont adeptes d'une même culture/religion afro-caraïbienne, où sexe, genre et sexualités s'organisent différemment de nos représentations traditionnelles¹³. Pour preuve, elle explique le cas d'une personne travestie prostituée en Italie qui est revenue acquérir un statut de *Sainte*. On pourrait s'en doute ajouter une autre hypothèse complémentaire. À l'origine pauvres et gais, les travesties « populaires », ceux et celles que l'on trouve dans les rues et qui se prostituent, n'ont peut-être pas accès, comme homme/homme à tous les signes de virilité (honneurs, richesses...). Le passage au travestissement est peut-être alors un moyen de

¹² Chercheuse à PAGU (Núcleo de Estudos de Gênero Pagu-Unicamp), qui a mené différentes études sur les travestis au Brésil et en Espagne : *Abjeção e desejo: uma etnografia travesti sobre o modelo preventivo de AIDS, 2009*, São Paulo, Anablume Editora.

¹³ Cette hypothèse a été aussi formulée par d'autres auteurs, Kulick (1998) par exemple. Le binarisme de genre est variable à travers les cultures étudiées par les ethnologues, voir ainsi les « two spirits » (les berdaches), ou le troisième sexe chez les Inuits (Saladin d'Anglure, 1992). Nous avons déjà présenté ces travaux avec Jean-Yves Le Talec et Sylvie Tomolillo dans notre étude sur les « Soeurs de la Perpétuelle Indulgence » (Welzer-Lang *et al.*, 2000). Ce qui m'intéresse ici est la réception de cette catégorie d'hommes-en-femmes à São Paulo, comment elle vient troubler la perception et le vécu de la virilité dans la société brésilienne.

retrouver une identité masculine individuelle en se rapprochant et en concurrençant les femmes sur leur propre terrain : l'érotisme.

Traverser les frontières du corps et de l'assignation virile de genre

Les notes ethnographiques et l'entretien nous racontent des éléments du contexte de vie des travesties au Brésil. Certes, l'exemple est singulier, mais toutes les informations reçues au Brésil invitent à considérer Mina comme un exemple d'une situation commune. Au-delà du folklore de genre, représenté par *Samantha* en France – même si cette parodie (comme le folklore) a elle-même du sens –, il nous faut continuer à investir la catégorie travestie, émergente en France, déjà fortement sédimentée au Brésil, et en tout cas déjà présente dans la « matrice de virilité ». Traverser les frontières du corps, même de manière vestimentaire seulement, remettre objectivement en cause la binarité stricte des frontières de genre, représente un coût important pour les personnes qui, qu'elles en aient ou pas conscience, traversent et transgressent aussi l'assignation virile de genre pour les hommes de naissance. Et ce, le témoignage est parlant, d'autant plus pour les travesties pauvres, ceux qui croisent rapports sociaux racialisés de classe et de genre dans une position dominée. Mina n'aurait pas *choisi* de se prostituer si sa famille avait pu l'embaucher et/ou l'aider à monter un commerce. Prostituée, donc réceptacle payant de la confusion des désirs qui traversent aujourd'hui les hommes, en particulier quant à la sodomie passive, et ce au Brésil ou ailleurs (grâce aux migrations internationales), Mina est une figure du trouble qui s'est emparé des hommes dans cette période anthropologique particulière. En ce sens, comprendre les travesties permet d'entendre, et de comprendre, des réalités sociales multiformes qui n'entrent plus dans les analyses simplistes de la domination masculine, notamment les mobilités sociales de genre qui traversent, aussi, les hommes. Le savoir présuppose d'avoir accès aux travesties, ici aux travesties prostituées du fait de leurs origines populaires. Cela représente des difficultés méthodologiques lisibles dans mes notes de terrain. Mais cela demeure une étape incontournable de la déconstruction du masculin, des moments ethnographiques¹⁴ indispensables pour éclairer et enrichir l'analyse des masculinités en France ; analyses encore trop rigides et trop enfermées dans nos catégories localistes et souvent ethnocentrées.

Pour les sociologues : pouvoir entendre Mina

L'entretien avec Mina a été passionnant. L'obtenir, ou plutôt construire le cadre qui permette d'obtenir les matériaux empiriques facilitant la connaissance dans un terrain inconnu (ici les travesties au Brésil), nécessite une posture particulière, mais simple, qui se met en scène en deux temps.

Le premier temps peut se résumer par quelques mots qui sont autant de prescripteurs d'attitudes, d'hexis : oser aller voir... se mettre (métaphoriquement) à nu... être réel... être soi... se laisser guider par l'autre, l'écouter et le/la regarder comme un-e égal. Donc avec des personnes particulièrement stigmatisées comme les prostitué-e-s, mettre en jeu volontairement et explicitement du signe (voir parfois du sursigne), signaler que l'on dépasse le cadre hiérarchique et moral qui forge le stigmaté.

Dans un cadre fortement balisé par les interactions ordinaires (ici un échange économique-sexuel, ailleurs un acte de vente ou une situation de drague), il s'agit aussi de montrer que notre présence s'explique autrement que par le cadre habituel. Montrer ici que l'on n'est pas client, que l'on cherche autre chose. Ouvrir, de ce fait, une interaction à définir ensemble. Puis, dans une situation où les codes ne sont pas connus, et tout en gardant son quant-à-soi, laisser l'Autre fixer le cadre interactif. Quitte à refuser des propositions non désirées. Accepter le cadre

¹⁴ Connel (2000) invite d'ailleurs à multiplier les « moments ethnographiques » pour déconstruire le masculin.

d'interaction proposé correspond ici à un rapport différent au contact, au toucher. Ceci se vérifiera souvent au Brésil. Là, on se touche facilement pour se parler.

Puis, dans un second temps, qui peut d'ailleurs être concomitant au premier : Oser dire que l'on ne comprend pas, mettre les personnes en situation d'expertise. Eux, elles, ont un point de vue, et une connaissance « située » sur les faits, les contextes, les analyses qui intéressent les sociologues. Cela veut souvent dire aussi : se taire ! Ne faire que « relancer » l'apport d'informations et d'analyses, les commenter, vérifier que notre compréhension est la bonne. Bref, pouvoir écouter Mina, ou n'importe quel-le informateur ou informatrice, nécessite pour le/la sociologue de pouvoir accéder à des mondes inconnus et y vivre des moments plus ou moins longs. Pour cela, il faut pouvoir, et savoir, se dépouiller de sa posture de spécialiste, et de la verve qui l'accompagne souvent ; apprendre ou ré-apprendre l'Altérité.

Internet

Le troisième exemple de traversée de frontière constitue aussi une expérience singulière : l'observation des interactions sur les sites et *chats* de drague proposés aujourd'hui à travers internet. Y avoir accès nécessite de pouvoir/savoir se projeter dans les espaces de désir, au sein d'une région morale dématérialisée. Traverser les frontières de soi, en quelque sorte, pouvoir se diffracter.

Dans différents articles précédents, j'ai décrit les dispositifs techniques, leurs coulisses (notamment la concentration de capitaux qu'ils génèrent), les ruses (le même *chat* de dialogue/drague aux adresses internet différentes¹⁵ (2005), analysé la *queerisation* actuelle de l'hétérosexualité (2009b). J'aimerais ici en décrire l'aspect sensible. Essayer à partir de ma propre expérience sensitive de faire comprendre comment ce type de liens et de rencontres transcende les frontières, les frontières des États nations bien sûr, mais aussi pour les chercheurs-e-s les frontières de soi, et pour tout-e un-e chacun-e les frontières de l'interaction dans le face à face.

Ces observations sont expérimentales et ethnographiques. Elles utilisent une méthodologie d'observation participante commune à une grande partie des personnes qui draguent sur le Net : multiplier les sites et *chats* différents, ceux où le dialogue est direct, ceux dont les dialogues sont déposés dans des boîtes à lettres (BAL) personnelles où la discussion est indirecte (ce qui n'empêche pas qu'elle soit parfois très rapide), et des logiciels de messageries instantanées (type msn...). Et en particulier, j'utilise ici un grand site généraliste de drague lié à un immense centre-serveur. Souvent entre 20 000 et 30 000 personnes y sont connectées en même temps. J'y rentre avec des pseudos différents (celui d'un homme bi, celui d'un couple homme/femme, celui d'un homme « cool » universitaire...¹⁶). Sont aussi mobilisés un site libertin que je nommerai ici *Webcoquin* (où chaque inscription permet de remplir une fiche avec âge, mensurations, goûts sexuels, photos), et deux ou trois logiciels de messageries instantanées où sont capitalisés les contacts passés et ceux en cours qui ont accepté de partager msn ; ce qui

¹⁵ Quiconque connaît par exemple « <http://batepapo.uol.com.br> » (au Brésil), ou tchache.com (en France), sait de quoi je parle. Les autres, allez voir vite ! <http://chat.tchache.com/default.aspx> - top. Ce *chat* français est aussi vendu pour : *Cherie fm* (<http://chat.cheriefm.fr/>), *Radio energy* (<http://chat.nrj.fr/>)...

¹⁶ Cela signifie aussi, les témoignages le disent, que d'autres font pareil. Nous sommes aussi dans une sociologie des fantasmes avec un corps non pas désincarné, mais un corps transmuté. Le corps existe et réagit. En particulier il s'excite réellement. Mais le corps vécu par chaque personne est alors projection de son propre corps dans des catégories descriptives et prescriptives qui transgressent les assignations habituelles.

D'autres avec les mêmes médias se contentent d'une seule fiche, et mettent un point d'honneur à être les plus « honnête » et « sincère » possible (ce sont leurs mots). Faisant fi des jeux d'images, de représentations, ils, mais surtout elles, vivent les *chats* comme le réel de la vraie vie. On comprend aussi leurs désillusions fréquentes.

représente un pas de plus dans la création d'une bulle de discussion intime (msn, ou amsn, adium..).

On peut toujours objecter l'habileté du chercheur rompu à ces formes de dragues pour contester la pertinence du dispositif. Mes propres observations montrent aisément comment, une fois dépassées les premières expériences, chaque personne apprend vite elle aussi à s'inscrire dans un tel dispositif *a priori* complexe. Tous les sites et *chats* fréquentés sont gratuits, avec publicités.

Toulouse, octobre 2009

Observations réalisées en octobre 2009 avec Féline¹⁷ lors de mes recherches sur les nouvelles formes de libertinage. En même temps sont utilisées dans cette observation :

- msn avec deux contacts simultanés (volontairement, je n'ai pas répondu aux autres, à ceux, celles qui lancent des « coucou », « tu es là », pour commencer une interaction) ;
- un site libertin (*Webcoquin*) où une messagerie spécifique permet de suivre presque en direct les dialogues. On trouve aussi pour chaque contact une fiche personnelle, une liste d'amis et de contacts (pas toujours utilisée), et des photos : un album « public », visible par tous et toutes et un album « privé » ouvert à la demande.

Dans ce genre de situation de drague ou d'observation de drague **que nous allons aborder**, il s'agit pour le/la chercheur-e de participer aux interactions ordinaires. En essayant de comprendre. Qui sont les personnes ? Que cherchent-elles ? Que vivent-elles ? L'objectif est clairement professionnel. Mais cela passe par le filtre des interactions personnelles dans lesquelles, nous devons tout à la fois, et/ou de manière successive, être nous-mêmes (personnes qui sous couvert de masques/pseudos discutons avec des personnes qui draguent, ou assistons comme voyeur ou voyeuse aux dragues) et prendre de la distance avec notre propre subjectivité. La « bonne distance » entre chercheur-e-s et terrain se vérifie d'ailleurs dans la capacité ou non à réaliser de manière ultérieure des entretiens formalisés en tant que sociologue¹⁸.

Les personnes en interactions :

- **luiToulouseBI**, jeune homme de 25 ans, rencontré sur le *chat* généraliste de drague, mais qui possède aussi une fiche sur un site lié à un sauna libertin.

Un jeune coq, serait-on tenté d'écrire. Un jeune homme bisexuel qui cherche un couple pour une relation à trois. Son annonce : « ayant goûté au plaisir du triolisme avec un couple qui aujourd'hui n'est plus là, j'ai très envie de recommencer cette expérience. Je suis plutôt beau garçon et bien fait, doux quand il faut l'être. Bon niveau culturel. je recherche de préférence un couple sur Toulouse à qui je pourrais plaire. À bientôt... », avec deux photos d'un corps jeune, éphèbe avec un (beau) sexe circoncis en érection et sans photo de la tête.

- **Hélène**, trans, 26 ans

Sa fiche sur *Webcoquin* dit : 26 ans, 1 m 76, 70 kg, employé. A déjà de l'expérience dans le libertinage, cherche : « Couple, Femme, Couple F bi, F bi, Couple H bi, Couple les 2 bi,

¹⁷ Féline, une femme entre 30 et 40 ans, est ma complice avec qui nous menons ces observations depuis quelques temps. Elle ne souhaite pas révéler son identité, ce qui en dit long sur le stigmatisme encore actuel lié à la fréquentation de cette région morale.

¹⁸ En fait l'observation sur le Net consiste à « suivre » différents contacts sur un temps plus ou moins long. Étant entendu que chacun-e peut mettre fin à l'interaction à tout moment en « bloquant » un contact, quitte à le/la débloquent plus tard, ou en supprimant simplement sa fiche de la liste des contacts. Les relations sont soumises à la *netiquette*, un ensemble de règles explicites et implicites permettant d'entretenir des relations considérées comme correctes, polies, non-intrusives.

Trans/Trav¹⁹ ». Il aime : « Mélangisme, Échangisme, Triolisme, Domination/Soumission, Travesties ». Différentes photos, sans tête, ornent sa présentation. On y voit ses jambes en bas, ses (petites) fesses ornées d'un string noir. Sur deux photos différentes, on le voit en « 69²⁰ » avec une autre personne en bas. La discussion nous a vite appris qu'il était en mission en Allemagne pour l'aéronautique (industrie importante à Toulouse). Son prochain retour est fixé à Noël. Il s'agit donc d'un contact préalable pour se fixer, ou non, un éventuel rendez-vous.

- cpl81500²¹

Un couple mature : 50 et 49 ans sur *Webcoquin*. Leur annonce dit : « cpl fin quarantaine, souhaite rencontrer couple qui dégage une certaine sensualité. On aime les longs préliminaires, caresses et massages tout cela dans une ambiance feutrée avec des bulles, après le feeling fait le reste ». J'avais trouvé la photo publique de Cpl81500 très sympa. Une femme nue, non vulgaire, en hauts talons, assis sur un fauteuil en osier, les bras au-dessus de la tête, le tout dans un flou artistique de bon aloi. Je l'avais signifié en envoyant un émoticône qui représentait une fleur. C'est pour moi/nous un moyen *soft* d'ouvrir l'interaction, dire l'intérêt pour un (premier) contact. Les échanges, comme souvent dans ce type d'interaction sont rapides, incisifs. Chacun-e connaît les codes et vérifie les pré-requis d'une rencontre, pour voir si un échange plus approfondi est possible.

- ElleetLui : cpl 28/30 sur msn, et S.M [sado-maso]

La discussion *via* msn se fait (officiellement, sans aucune vérification par webcam effectuée) avec la femme du couple. Notre habitus, et le type de dialogues échangés nous a porté à le croire. Mais, en fait, c'est sans importance sur l'émotion partagée. ElleetLui est un ancien contact tel qu'il en traîne des centaines sur les msn des gens qui *chattent*. À force, à moins d'avoir un carnet de bord extrêmement précis (ce qu'ont certaines personnes), on oublie d'où viennent et qui sont les gens. On peut consulter les historiques de dialogues lorsqu'ils existent, mais en fait, plus couramment les personnes redonnent les informations cardinales (âges, type de recherche, ville de résidence...). Je n'ai trouvé aucune trace de ce couple dans nos historiques de dialogues.

Des interactions sensibles

Dire cela, décrire sommairement les personnes en interaction, est important, mais ne dit rien en fait des interactions réelles ; en tout cas de son vécu, de cette alchimie particulière qui pousse tant d'hommes, de femmes, de travesties et transsexuel-le-s à fréquenter cette région morale. Jonglant avec les différentes fenêtres (avec en plus pour moi les fichiers *words* où je copie le maximum de données sur les interactions : messages, présentations, photos...²²), comme tout un-e chacun-e, je participe entièrement aux différentes conversations en me projetant chaque fois de manière imaginaire, sensible, dans le type d'interaction proposée. Ceci ne signifie pas forcément que je drague ou que nous draguons ! Mais, comme beaucoup de personnes j'engage une relation personnalisée qui peut aboutir à une rencontre où alors, chacun-e décide des suites de l'interaction. En fait, c'est pendant ces longs échanges sensibles que, lorsque l'intérêt se présente, je vais faire connaître mon statut, les raisons de ma présence et de ma curiosité : une enquête sociologique sur le Net. Bien entendu, et je l'ai vérifié maintes fois, comme pour bon

¹⁹ En remplissant sa fiche, chaque personne doit cocher les catégories souhaitées sur une liste pré-définie par le site (donc limitative et normative).

²⁰ « Lors des relations sexuelles, position tête-bêche, telle que le visage de chacun des partenaires se retrouve face aux parties génitales de l'autre », *Petit Larousse de la sexualité*, 2007.

²¹ 81500 correspond à un code postal proche de Toulouse.

²² Ceci permet des analyses linguistiques et sémantiques ultérieures.

nombre de terrains où vivent les sociologues, cela n'oblitére pas, pour mes interlocuteurs et interlocutrices, leurs tentatives pour dépasser ce cadre et essayer d'aboutir à une relation plus sensualisée.

Au risque de décevoir les moralistes, la question de savoir s'il y aura ou pas rencontre sexuelle n'est pas pertinente. La sociologie n'a pas à se confondre avec la politique de l'aveu héritée du christianisme (Foucault, 1976). Le rôle du sociologue est d'« entretenir » le dialogue, de créer des matériaux utilisables, de faire ou non des entretiens plus approfondis. Dire ou ne pas dire si oui ou non des relations sexuelles sont associées à l'ethnographie des sites de drague, comme à l'observation participante des *backrooms*, est un piège tant qu'un débat scientifique n'est pas possible sur cette question. Pour que ce débat ait lieu, il faudrait déjà quitter le sens commun, savoir ce qui est ou pas sexuel pour une personne, y compris pour les chercheur-e-s, *i.e.* ce qui fait sens dans sa sexualité personnelle. Accepter d'analyser les phénomènes sociaux de la sexualité comme... des phénomènes sociaux, et non de manière morale, victimologique et essentialisée. Il faudrait aussi que le cadre épistémologique du débat méthodologique ait quitté, en France, l'hétérosexisme et l'homophobie qui bornent encore et toujours nos manières de penser « le sexe »²³. Les réactions de rejets que provoquent ces méthodes, parfois même qualifiées de *dangereuses* lorsqu'elles concernent les lieux hétérosexuels²⁴, nous renseignent sur l'étendue des présupposés hétérophobes que distillent certains milieux, y compris dans l'académisme universitaire. J'ai par ailleurs montré, à propos du Cap d'Agde naturiste et ses partouzes généralisées (2005), comment hommes et femmes (personnes socialisées en hommes et en femmes), nous ne percevons pas toujours de la même manière les activités multiples de sexualités récréatives et les sollicitations qui y sont attenantes ; comment les rapports sociaux de sexe et de genre traversent aussi nos rapports aux sexualités. Il n'est donc pas question de réfuter les analyses en termes de genre, et il faut prendre en compte les agressions sexistes, homophobes que subissent femmes et hommes non virilistes dans certains lieux. Mais, comme nous y invitent aujourd'hui les *gays and lesbians studies*, les *queer studies*, il faut inverser la question : regarder les effets de l'hétérophobie, les stigmates associés aux pratiques non hétéronomatives, et/ou les peurs du stigmate (comme Féline qui préfère garder le secret sur son identité publique de peur d'être associée à l'image de « la salope ») pour dresser les cartes de l'hétéronormativité ; y compris dans la sociologie académique.

Toujours est-il que pour les chercheur-e-s qui font de ces espaces leurs terrains de recherche, il y a en général, bien sûr, du « plaisir » à accéder à l'intimité de personnes inconnues, plaisirs intellectuels de comprendre les sens des vies particulières, plaisirs libidinaux de la connaissance, plaisirs produits par une altérité construite pas-à-pas. Plaisirs aussi du voyeur, de la voyeuse, ou de ceux, celles qui regardent ou écoutent les voyeurs²⁵.

Des interactions singulières et individualisées

²³ L'hétérosexisme est la discrimination et l'oppression basées sur une distinction faite à propos de l'orientation sexuelle. L'hétérosexisme est la « promotion incessante, par les institutions et/ou les individus, de la supériorité de l'hétérosexualité et de la subordination simultanée de l'homosexualité. L'hétérosexisme prend comme acquis que tout le monde est hétérosexuel, sauf avis contraire ». (Welzer-Lang, 2004). L'hétérophobie est définie comme la dénonciation, la discrimination, la stigmatisation des personnes et/ou des pratiques hétérosexuelles non normatives. Notamment celles qui remettent en cause l'Ordre de genre, en particulier la sacralité du couple homme/femme, l'exclusivité des relations, l'appropriation des femmes, du deux.

²⁴ Remarquons d'ailleurs comment, souvent, ces mêmes aversions, sous prétexte de « protection » des « jeunes femmes » ne sont pas développées de la même manière par rapport aux milieux gais, lesbiens, aux lieux de prostitution... Ainsi dans une grande université française, à l'occasion d'un enseignement de terrain de première année (encadré par des enseignant-e-s), les étudiant-e-s de sociologie se sont vu-e-s interdire les terrains échangistes, libertins, et pas les lieux de drague gais ou lesbiens, ni le travail avec des personnes prostituées...

²⁵ Dans le film *Une sale histoire* de Jean Eustache, on trouve ces plaisirs mis en scène. Ralph Bolton développe ces questions à propos des lieux gais et de ses propres observations dans les saunas (1995).

Chaque forme d'interaction est singulière et représente une configuration imaginaire, et sensible. Avec le garçon de 25 ans qui veut nous rejoindre immédiatement, je m'interroge sur le sens (timidité ? esthétisme ?) que prend sa difficulté à montrer son visage. Ce jeune homme pourtant si pressé m'étonne, m'attire. Professionnellement bien sûr. Avec Hélène la travestie, nous nous projetons dans l'avenir. Allons-nous nous rencontrer ? Et si oui, comment ? Lui/elle et moi donnons du sursigne sur notre volonté (*a priori* commune) de nouer des liens, allier sexe (ici discours sur le sexe) et autres activités sociales. D'ailleurs, comment ne pas lire ces longs prolégomènes à une éventuelle rencontre, bien différents d'un « plan sexe » traditionnel entre hommes, comme un appel à discussions ? La possibilité de nouer des liens réguliers avec un travesti, relativement rare sur le Net, m'intéresse particulièrement.

Extraits : (notre pseudo est *Nous31*)

Hélène : 19/10/2009 17:35:44 : **j'aime le sexe mais ce n'est pas une finalité...**

Nous31 : 19/10/2009 17:36:30 : *Non, bien sûr... Nous aimons rire, parler (sommes intellos très cool), sourire, écouter...*

Hélène : 19/10/2009 17:37:43 : **c ça que j aime si c juste pour du sexe ce nest pas intéressant** [c'est cela que j'aime, si c'est juste pour du sexe, ce n'est pas intéressant]

Hélène : 19/10/2009 17:40:26 : **on est pas là pour faire une competition mais prendre bcp de plaisir**

Avec cpl81500, l'échange est sommaire. Suite à la fleur envoyée sur leur messagerie Cpl81500 répond. La conversation a commencé dans l'après-midi (vers 14/15 heures²⁶) et s'est complétée après 17 heures. Les heures des messages sont indiquées.

Extraits :

Nous31 : 19/10/2009 05:12:21 envoi d'une fleur

Cpl81500 : 19/10/2009 14:14:42 : merci

Nous31 : 19/10/2009 15:01:34 : *Myriam et Fabien, Toulouse.. très cool, sympas...*

Cpl81500 : Cpl81500 : 19/10/2009 17:48:20 : Brigitte et Claude à 30km de toulouse côté Albi

Cpl81500 : 19/10/2009 17:51:49 : *On vous ouvre notre privé...*

Nous31 : 19/10/2009 17:57:26 : également²⁷

Cpl81500 : 19/10/2009 18:08:31 : Libres samedi soir ?

Une fois les critères basiques de sélection satisfaits²⁸, les ouvertures réciproques des albums photos déposés sur le site permettent de savoir de *visu* s'il peut, ou non, y avoir affinités et/ou rencontre possible. Dans les albums privés sont présentes des photos avec la tête des gens (confidentialité oblige), souvent des nus ou des portraits, des photos prises lors de rencontres sexuelles. Sauf rencontre dans un *backroom* obscur, le regard est encore le principal sens utilisé dans les procédures de sélection des partenaires. Il est courant que tout semble en accord et quand les personnes se voient (en photo, en webcam ou en réel), elles stoppent l'interaction. La rencontre à 4, couple à couple, suppose que les désirs fonctionnent dans tous les sens. La personne du couple qui initie les contacts – très souvent l'homme qui utilise le Net et la drague comme des jouets au service de la *libido dominandi* (Bourdieu, 1990), voir *supra* –, doit être attentif aux désirs de l'autre. Pour ma part, j'essaie de lire dans les fiches publiques et privées la trajectoire de ce couple. Dans ce cas précis, il me semble que nous avons déjà eu des contacts avec eux.

²⁶ Le décalage entre les messages 14h14, puis 15h01... est typique des interactions au travail où les fenêtres de drague sont ouvertes et consultées périodiquement.

²⁷ L'« album privé » de notre fiche couple se compose de photos de nos têtes et d'un cliché de nous hilares, une photo très décalée.

²⁸ Chacun-e les siens tirés de ses goûts et du capital d'expériences disponibles. En général, ils concernent l'âge, la silhouette (le rapport taille/poids), les configurations sexuelles recherchées, le fait d'avoir ou pas l'expérience de ces pratiques, parfois les exigences culturelles, observables aux manières d'écrire, de se dire, le style de photos exposées. Les internautes savent qu'avec des « débutant-e-s », on peut alors s'attendre à des dialogues interminables, souvent sans rencontre réelle. Notons d'ailleurs que certaines personnes, certains couples, trouvent leur plaisir dans l'échange de photos, de vidéos, ou dans l'exhibition réciproque par les webcams.

La discussion par msn avec ElleetLui est plus complexe. J'ai vite appris leurs âges (28, 30 ans), que lui et elle sont minces, qu'il et elle sont juristes et qu'il et elle habitent dans mon voisinage immédiat. L'évocation de rapports S-M [sado-maso²⁹] a complété mon intérêt pour en savoir plus, non que je sois adepte du S-M, même – et je l'ai indiqué à ElleetLui dans le dialogue – si la participation à quelques rassemblements ou fêtes S-M m'a toujours troublé. De plus les contacts avec les adeptes du S-M sont sensiblement plus difficiles à obtenir (surtout que Toulouse a vécu avec l'« affaire Allègre³⁰ » des heures difficiles). Mon interlocutrice (ou supposée telle) va, de fait, me tester.

Une fois rassurée, car nous sommes « open », nous appartenons comme lui/elle à des classes sup (et particulier, je sais manier le verbe et l'humour), arguant qu'elle n'a pas l'autorisation de son « maître » de mettre des photos d'elle/lui, ni de révéler les détails de leurs goûts érotiques, elle va les distiller un par un, pour aboutir à une succession (quasi une rafale) de propositions qu'elle dit apprécier. La manœuvre est habile et l'effet recherché est garanti. Soit j'interromps le dialogue, soit je n'ai plus qu'à me « soumettre » au cadre qu'elle impose, quitte à en négocier la forme. Je l'ai déjà vérifié, lorsqu'il advient, l'entretien entre alors dans un processus où le couple rencontré en profite pour mettre des mots, des concepts, sur ses pratiques sexuelles.

Extraits :

[18:20:51] ElleetLui dit: **comme dit précédemment je suis la soumise de P**

[18:21:02] ElleetLui dit: **donc nous pratiquons le SM**

[18:21:18] ElleetLui dit: **nous avons plus ou moins tout essayé**

[18:21:31] Nous31 : et que préfères tu?

[18:21:55] ElleetLui dit: **je ne sais pas si j'ai le droit de répondre là**

[18:22:20] Nous31: des indices...

[18:22:59] ElleetLui dit: **pas un mot à P même si l'on se rencontre faites comme si de rien n'était**

[18:23:04] Nous31 : ok

[18:23:12] ElleetLui dit: **la soumission**

[18:23:16] ElleetLui dit: **l'humiliation**

[18:23:40] ElleetLui dit: **la sodomie (double quand c'est bien fait)**

[18:24:02] ElleetLui dit: **être recouverte de sperme voire d'urine**

[18:24:15] ElleetLui dit: **être presque violée (toujours dans le jeu)**

Je ne sais quelles rencontres se concrétiseront en entretiens. D'expérience, je sais qu'elles seront bien plus réduites que ce que l'imaginaire ou la naïveté du profane peuvent laisser croire. Mais à la limite qu'importe. Les segments de discussions, les formes mises en scène pour une éventuelle rencontre sont déjà des matériaux fort intéressants pour les sociologues. Pour chacune des interactions, il est question de désirs : désirs de savoir, désir d'expérimenter de nouvelles rencontres, désirs qui circulent à travers les mots, les impressions, les échanges, les photos, les projections, les possibles... Désir de plaire, désir de séduire... Dire cela est encore insuffisant : en fait, quelle que soit l'interaction, qu'elle ait lieu avec un couple, un travesti, un couple S-M, un jeune homme bi, qu'elle concerne une drague ou une recherche sociologique, les effets du Net et de ces multiples interactions sont les mêmes. Il se crée un « état second du

²⁹ Les collègues spécialistes de sexualités ne manqueront pas de remarquer que nous ne sommes plus dans un cadre S-M strict, où, en général, il n'y a pas de rapports de pénétration, mais juste une mise en scène de la domination/soumission. Nous sommes ici dans le cadre déjà explicité de la « greffe du S-M sur le milieu échangiste » (Welzer-Lang, 2005).

³⁰ L'affaire Allègre est une affaire criminelle française concernant Patrice Allègre (né en 1968), un tueur en série toulousain arrêté à Paris en septembre 1997 et condamné le 21 février 2002 à la réclusion criminelle à perpétuité pour cinq meurtres. Il a par la suite obtenu des non-lieux dans quatre dossiers le 3 juillet 2008. Au cours de l'instruction de ces dossiers plusieurs personnalités locales et nationales (dont l'ancien Maire Dominique Baudis) ont été accusés d'avoir participé aux soirées S-M qui se déroulaient à l'époque et où on supputait des meurtres de femmes, notamment des prostituées. À l'époque de mon arrivée à Toulouse, j'avais demandé à participer à ces soirées (comme chercheur, responsable de la mise en place de la prévention sida en milieu « non-conformiste »). Les responsables de ces rencontres m'avaient fait connaître leur respect pour mes travaux, mais aussi le refus que je sois invité à ces soirées. Depuis, le S-M à Toulouse s'est fait très discret.

désir » comparable à une drogue qui vous envahit, avec, notamment, une perte de repères temporels. La simultanéité des échanges, des émotions, des projections dans l'avenir (proche ou non), les désirs qui se succèdent, transcendent les catégories ordinaires de la rencontre (érotique ou non), et traversent les frontières du moi, individu ordinaire qui, à l'exception des *backrooms* ou des partouzes, ne saurait vivre qu'une relation duelle à la fois. Dans ce jeu avec soi-même, et avec l'autre, je vis plusieurs identités en même temps. Je peux être dans le même temps homme bi, homme de couple, homme intéressé par le S-M. Ou, je pourrais être tout aussi bien, femme, jeune femme, noir, travestie, vieux monsieur arabe, homo, bi, hétéro, pervers voyeur, maître sadique ou esclave à disposition³¹... Les catégories forgées par la *Scientia sexualis* n'existent plus que pour être détournées, travesties, transgressées. Nous sommes bel et bien dans une expérience *queer*. La greffe de la machine, ici le Net, sur nous humains, nous transforme en *cyborgs* désirants. Et cela concerne aussi les sociologues qui utilisent ces dispositifs sur le Net pour mener leurs études.

Le Net : déconstruction/expérimentation de genre

Pour les chercheur-e-s comme pour ceux et celles qui draguent, l'accès à cette région morale dématérialisée oblige à expérimenter le multiple, le dépassement de soi. Faire l'expérience du pluriel simultané, du polyamour, du dépassement/fragmentation du deux, du parcours pour savoir si on peut, si on veut, choisir/expérimenter, dans le secret de soi à soi, peut-être, des formes de sexualités non normatives, insécurisantes, mais tellement attirantes, comme multiplier les contacts pour les chercheur-e-s, nécessite de passer par une déconstruction, involontaire ou non, de l'habitus de l'interaction. Que cette interaction soit érotique, sensuelle, ou non, il nous faut transcender notre système de perception/présentation de soi. La pratique du Net oblige à créer de nouvelles routines d'interaction, de drague, de séduction, de désir, de contacts, dûes à l'absence physique de l'autre, à la focalisation sur d'autres signes de soi (écriture, langage...). Cela, l'expérience empirique le montre, favorise cette déconstruction/décomposition de l'hétéronorme. Sur le Net, il n'y a ni odeur, ni ouïe ordinaire, ni toucher, ni haptique... Sont alors, dans les faits, décomposés le genre, le sexe et le couple hétéronormatif. La diffraction/recomposition de soi privilégie d'autres sens, d'autres formes, donc d'autres relations, ce qui ne convient d'ailleurs pas à tout le monde. Beaucoup de gens déclarent leur incapacité, ou leur opposition, à opter pour de tels dispositifs. Certain-e-s explicitent même que ce multiple, cette profusion de liens, ne correspond pas à leurs choix de vie, notamment cette recherche de l'Autre ; Autre qui serait unique et complémentaire de Soi.

Alors pourquoi tant de succès ? Face à la crisologie conjugale actuelle, les remises en cause de la domination masculine, de l'hétéronorme, les doutes masculins sur ce qui est – encore – possible avec les femmes, les incertitudes des femmes qui redécouvrent des espaces de liberté après une séparation, l'évidente attirance pour des formes de sexualités non-hétéronormatives (et la publicité médiatique qui leur sont faites), l'hédonisme individualiste actuel, le Net devient aussi un lieu d'expérimentation, de (ré)apprentissage et de recomposition du genre³². Et ce d'autant plus que l'accès est facile, gratuit (ou presque), secret (de soi à soi) et... jouissif. Dans l'adhésion à cette région morale dématérialisée par le Net, quelle que soit la forme d'adhésion, d'accès, à cette hétérotopie qui n'a pas de précédent, chacun-e va être conduit à choisir ses voies : privilégier l'image, les (beaux) discours, les longues amitiés, érotisées ou non, ou à l'image des gais choisir les « kits rencontres rapides », appelés aussi « les plans ». « Tu

³¹ Les entretiens sur l'utilisation des pseudos laissent à penser que toute utilisation est possible, y compris les signes/pseudos qui traversent les frontières usuelles d'âge, de genre, de sexe, de catégorie racialisée... Toutefois, par facilité psychique, l'ensemble des identités labiles ou non doivent être congruentes avec ce que l'on pourrait nommer « la cohérence de soi ».

³² Voir aussi sur ce sujet le chapitre suivant.

n'imagines pas, me disait une jeune ami de 26 ans, avec *FaceBook*, je n'ai pas assez de soirées dans une semaine, pour vivre toutes les rencontres, les plans sexe, possibles ».

On peut, à raison, objecter la tentative de réappropriation masculine du Net, les nombreuses velléités des hommes d'essayer d'imposer aux femmes des formes de rencontres, de désirs, qui fleurent encore les antiques formes patriarcales et viriarcales d'appropriation des femmes par les hommes. Ceci est juste. On ne compte plus l'énergie perdue par certaines internautes à dénoncer les « boulets », « les lourds », les hommes incorrects. L'appropriation masculine des outils et des armes est un classique de l'anthropologie du genre (Tabet, 1998), nous l'avions facilement identifié sur le minitel rose en 1992 (Welzer-Lang, Durand, 1994), y compris dans les tentatives masculines de se faire passer pour des femmes lesbiennes ou bi, et de draguer des femmes. La nouveauté du Net est l'arrivée massive des femmes, le contexte d'une accélération des séparations de couples, la mise à l'index de l'hétéronormativité. Qui peut dire quel sera l'avenir genré du Net ? Aujourd'hui personne ! Mais, à n'en point douter, il est devenu un des points nodaux d'observation de la recomposition pragmatique du genre et du dispositif de sexualité.

Cette région morale dématérialisée, mais réelle et transnationale, n'intéresse pas que les spécialistes du genre, du couple, de la famille ou des migrations. Cette région morale est aussi une greffe humain/machine, faisant de nous, être désirants, des nouveaux et nouvelles cyborgs (Haraway, 2007). On a beaucoup glosé sur le cybersexe, imaginant des combinaisons tactiles, un appareillage complexe (et peu désirant) qui était censé devenir une nouvelle peau. Force est de constater la simplicité du nouveau design que revêt aujourd'hui cette « sexualité assistée par ordinateur » telle que nous la nommons il y a peine quinze années. La machine a démultiplié les possibles pour les humains.

Mais évidemment pour les sociologues, avoir accès à cet observatoire, « mettre les marges au centre » (Tarrius, 1999 ; Guillemaut, 2008) – ce qui est une posture de l'École de Chicago –, nécessite d'aller voir, d'essayer de comprendre, donc d'expérimenter soi-même ; à l'image de Sigmund Freud, Walter Benjamin, Henri Michaux, qui, on ne le dit pas assez, en autocobays, ont expérimenté dans leurs corps la plupart des drogues. Et ceci bien avant les propositions *queers* de « développer des micropolitiques de genre, de sexe et de sexualités basées sur des pratiques d'auto-expérimentations (plus que de représentations) intentionnelles qui se définissent par leur capacité à résister et à défaire la norme, de créer de nouveaux plans d'action et de subjectivation » (Preciado, 2008 : 311).

Retour sur la méthode de l'empirisme radical

Penser les méthodes de recherche pour travailler de manière qualitative sur les sexualités, pouvoir étudier leurs contextes, les lieux, les espaces, les interactions qui les organisent, entrer en contact avec les personnes, nécessite de pouvoir s'abstraire de la fantasmagorie produite par l'objet « sexe », son effet d'annonce. S'abstraire aussi de la victimologie qui fait que certains hommes, certaines femmes, pour des raisons différentes, pensent que certaines personnes (en général des femmes ou des personnes appartenant aux groupes dominés) sont moins adultes que les autres adultes, et sont donc incapables de mener à bien ce travail. Mettre en œuvre de telles méthodes impose des savoir-faire et des choix de postures. Si l'on peut comprendre que des ethnologues de l'ailleurs « vivent » avec les gens enquêtés, partagent donc sur les terrains affects et désirs (Malinowski, 1985), les sociologues, dans leur grande majorité en France, dans leur volonté d'apparaître neutres, sans sexe et sans genre, distants et objectifs, ont occulté ces questions. Et l'idée même que des membres de communautés enquêtées, ou de groupes stigmatisés et marginalisés, se muent en sociologues, voire que des sociologues rejoignent ces

groupes minoritaires ou s'allient politiquement avec eux, semble encore heurter les représentations de certain-e-s.

Savoir/pouvoir créer une proximité/distance avec le sexe comme avec autre chose...

Il y a sans doute des faits sociaux plus sociaux que d'autres. Expliquer le social par le social s'arrête souvent au pied du lit, ou à la porte de la *backroom*. Les exemples donnés ici sont explicites. Les sociologues doivent, pour la sexualité comme pour tout objet qu'ils/elles décident d'ethnographier, pouvoir et savoir créer des relations d'altérité et de proximité avec les personnes concernées, y compris – et là n'est pas la moindre des difficultés – quand ces personnes ont incorporé le stigmate social porté sur elles. L'altérité, la rencontre entre deux personnes ou plus, intègre plusieurs postures, qui chaque fois vont entraîner des différences d'hexis corporelles, de regard, de ton, d'interaction. Observer et/ou rencontrer les clients des *backrooms* oblige les sociologues, non à consommer de la relation sexuelle, mais *a minima* à prendre les habits du voyeur, de la voyeuse, une figure tout à fait légitime dans ces lieux. Pour rencontrer ceux, celles qui travaillent dans le commerce du sexe, il est nécessaire, je l'ai expliqué avec Mina, de se distinguer ostensiblement des « client-e-s », ceux, celles qui paient et se situent donc dans une relation de sujétion/domination. Observer et/ou rencontrer les personnes qui draguent, flirtent, s'excitent ou recherchent l'âme sœur sur le Net, impose de se situer soi-même comme participant-e à ces interactions, essayer autant que faire se peut – chacun-e avec ses propres limites, et ses propres désirs – de rentrer dans « l'état second du désir » que provoque cette quête. Même si, souvent, notre désir est d'abord connaissance de l'autre, même si, comme pour nos interlocuteurs et interlocutrices, le désir n'est inscrit et vécu que dans le virtuel. Même si, comme les internautes, ou les client-e-s de *backrooms*, toutes les interactions ne sont pas remarquables, mais aussi marquées parfois par l'ennui, les désillusions, la frustration.

Mais cela ne suffit pas. Il faut tout à la fois être proche dans certains moments, et distants dans d'autres. Sous peine de rester de l'autre côté du miroir. Certain-e-s se font (re)connaître comme sociologues, d'autres non. Parfois notre statut, nos propres motivations n'ont aucune importance pour nos interlocuteurs et interlocutrices. Mais arriver à écrire, à analyser, à utiliser les éléments empiriques pour déconstruire et comprendre le social signifie une capacité à créer une double distance : avec notre terrain et avec nous-mêmes sur le terrain. Aucune schizophrénie, mais une attitude réflexive qui situe, distancie, relativise, prolonge nos observations. Bien sûr que les journaux de terrain comme nos analyses sont des éléments reconstruits *a posteriori*. Ce sont les traces de notre réflexivité plus ou moins critique. L'expérience individuelle des deux postures, proximité/distance, est la marque des sociologues, comme d'ailleurs d'autres spécialistes qui utilisent l'empathie dans leur méthode de recherche.

Les limites de la méthode

Cette méthode est-elle utilisable par tout-e sociologue ? Non ! Empiriquement, je sais que toute personne qui a vécu un/des traumatisme-s antérieur-s dans la sexualité voit se raviver ses souffrances à la vue ou à l'évocation de scènes sexuelles. De même, une femme hétéronormative, imprégnée des schèmes qui lui font penser que « son » mari est différent, un homme homophobe que la sodomie (entre hommes) répugne, un-e entrepreneur-e de morale qui par idéologie assimile tout acte sexuel à de la violence, etc. Tout-e sociologue ne peut pas travailler sur les sexualités. Mais, il en est ainsi pour tous les objets sociologiques.

Devereux nous donne sans doute une clef pour en comprendre la raison. Tout entretien sur la sexualité, dit-il, est « en lui-même une forme d'interaction sexuelle » (Devereux, 1980). Celle-ci pourra alors soit raviver les traumatismes précédents soit libérer des angoisses pour des personnes structurées socialement, conjugalement, érotiquement, donc aussi psychiquement par l'hétéronormativité et les hétérocertitudes. Christophe Dejours parle, lui, de normopathie

virile (1998). En fait, les personnes qui travaillent sur les sexualités sont le plus souvent dans une posture critique des savoirs institués et instituants, elles reproduisent une déconstruction plus ou moins radicale de l'hétéronormativité.

Une autre difficulté est inhérente à cette méthode. Elle concerne les effets directs des rapports sociaux de sexe et de genre. J'ai expliqué comment, sur le terrain libertin, une femme chercheuse (car socialisée en femme) peut percevoir une attitude, des propos, des gestes comme violents, menaçants, quand des hommes chercheurs (socialisés en hommes) n'aperçoivent rien, ou les interprètent comme des blagues, des plaisanteries (Welzer-Lang, 1999). C'est pour cette raison, pour parer aux angoisses possibles sur le terrain qu'il est salubre dans les équipes mixtes (en hommes et en femmes) de pouvoir permettre des expressions entre hommes d'une part, et entre femmes d'autre part, puis de les collectiviser dans des rencontres mixtes ; y compris d'ailleurs pour enrichir des analyses communes ou parer des agressions possibles³³. Cette réflexion peut d'ailleurs être étendue à toute personne, membre de groupe dominé qui collabore avec des dominant-e-s dans une étude.

Des objets peu valorisés dans l'académisme

L'empirisme radical caractérise cette méthode. Dans certaines circonstances, l'empirisme radical se jumèle avec une collaboration contractuelle et contractualisée de manière plus ou moins formelle avec des représentant-e-s des marges stigmatisées, notamment dans les recherches-actions liées au sida qui ont constitué dans les années 1990 le premier stock de connaissances qualitatives sur les sexualités. Déjà à cette époque, les précurseurs de ces travaux dont Michaël Pollak (1988) ont été marginalisés, parfois même mis à l'index de la communauté scientifique pour une période plus ou moins longue, assimilés aux marges qu'ils ont étudiées. À propos de Pollak, Bourdieu (1992) en faisait un exemple « de ce qu'un intellectuel critique pouvait faire pour contribuer à changer le monde », et à propos de l'homosexualité il ajoutait : « ce que son investissement intime lui faisait et chercher, et découvrir, et défendre ».

Au vu du peu de reconnaissance de ces travaux, du « risque » que prennent les chercheur-e-s à travailler sur de tels objets, il n'est pas étonnant de trouver des personnes appartenant (qu'elle le revendiquent ou non) à des marges qui contestent l'hétéronormativité. C'est dans ces marges, critiques des politiques sexuelles, que se recrutent : — des chercheur-e-s³⁴ socialisé-e-s en homme, en mec, qui acceptent de trahir les secrets que ne doivent pas connaître les femmes dites « normales », en particulier les épouses ou compagnes. Cela suppose, on peut en faire l'hypothèse, que ces chercheur-e-s aient déjà rompu avec des stéréotypes et/ou soient à l'aise avec leurs « arrangements de genre »... Si le terme n'avait pas été galvaudé ces dernières années, on pourrait dire qu'ils sont proféministes (Welzer-Lang, 2004³⁵) ; — des chercheuses socialisées en femmes qui acceptent de transgresser les injonctions de genre et supportent la rupture que représente la désillusion que crée la connaissance des modes de vie réels des dominants. En particulier, cela suppose qu'elles puissent prendre de la distance avec la morale, extraordinaire machine idéale qui invite à la soumission aux normes et aux stéréotypes sous prétexte de naturalisme et d'essentialisme. Elles appartiennent à des groupes marginalisés et stigmatisés, des groupes ayant intérêt à créer de nouvelles formes d'altérité en interrogeant les normativités.

Déterminisme/interactionnisme : un vieux débat sociologique

³³ Au camp naturiste libertin du Cap d'Agde, nous avons confié aux femmes qui participaient à la mise en place de la prévention sida des sifflets pour qu'elles puissent (se) prévenir des agressions (Welzer-Lang, 2005).

³⁴ On peut très bien imaginer que cette place soit occupée par une femme ou une transgenre socialisée en homme.

³⁵ Voir aussi le site www.europofem.org. En dehors des querelles d'écoles (ou de chapelles), le terme proféministe est à prendre ici dans son sens politique.

En fait, à travers les questions méthodologiques que pose le travail empirique sur les sexualités se retrouve un débat assez classique entre tenant-e-s d'une attitude déterministe qui, loin des terrains, étudient sans cesse comment les dominations sociales se reproduisent, en analysent les termes, les enjeux, les stratégies, et ceux, celles qui dans une analyse plus interactionniste et plus individualiste, tout en intégrant les rapports de domination, en les dénonçant, y annexent une sociologie de l'acteur, de l'actrice pour moduler l'affirmation péremptoire que toute société se reproduirait à l'identique. Pour le dire autrement, il y a ceux, celles qui performent et réifient les frontières en les dénonçant, et ceux et celles qui acceptent de les traverser, de les transgresser, avec tous les risques attenants ; mais aussi avec toute la richesse intellectuelle, sociale, parfois érotique, que créent l'altérité et la solidarité avec ceux, celles qui à l'heure des mondialisations n'ont pas d'autre choix pour vivre, et vivre bien, que s'approprier l'affirmation de Michel Foucault : là où il y a pouvoir, il y aussi contre-pouvoir.

